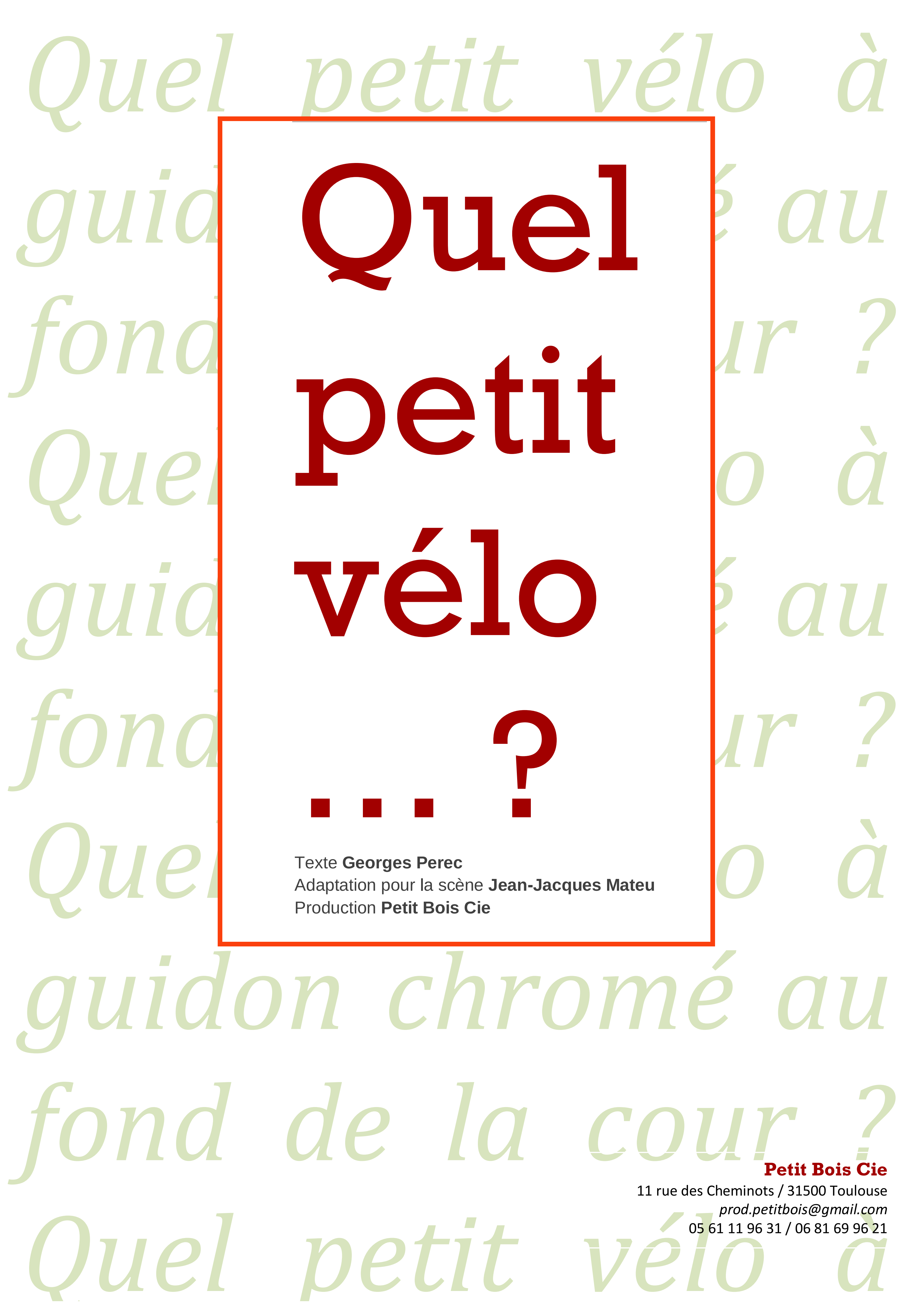


Quel petit vélo ...?

Texte **Georges Perec**
Adaptation pour la scène **Jean-Jacques Mateu**
Production **Petit Bois Cie**

Petit Bois Cie
11 rue des Cheminots / 31500 Toulouse
prod.petitbois@gmail.com
05 61 11 96 31 / 06 81 69 96 21

Quel petit vélo … ?

Adaptation pour la scène du texte de Georges Perec

Adaptation / mise en scène **Jean-Jacques Mateu**
Avec **Simon Gisbert** / **Damien Vigouroux** / **Benjamin Hubert**
Lumière **Mathilde Montrignac**
Son **Antoine Le Jouan**
Avec l'aide de **Bilbo** / **Loïc Laporte**
Chargées de production **Anabelle Duru** / **Emilie Terrillon**

Production **Petit Bois Cie**
Avec le soutien de **Ville de Toulouse** / **Ville de Cugnaux** / **Région Midi-Pyrénées** / **Régie Toulouse Théâtres** / Théâtres **le Hangar** et **le Ring** à Toulouse



Création janvier 2013

Théâtre Paul Eluard / Cugnaux, le 16 janvier
Théâtre le Hangar / Toulouse, du 25 au 27 janvier

Reprise 13/14

Diffusion envisagée : Le Ring et Théâtre du Grand Rond Toulouse, CIRCA Auch, Prix du Jeune Ecrivain Muret, Festival d'Avignon. Autres diffusions en cours.

SIX LAMPADAIRES SANS VELO

Définitivement inclassable, sinon par son goût de la contrainte formelle portée jusqu'à l'extrême, Georges Perec ne cesse d'inspirer la scène, alors même qu'il n'a jamais écrit pour elle. Ainsi ne compte-t-on plus les spectacles reliés, le plus souvent de manière très lâche, à son roman le plus fameux, *La vie mode d'emploi*, quand bien même aucun ne réussit à atteindre sa complexité de conception. Mais au tout début de l'oeuvre, bien avant cet exercice de mathématiques littéraires (sic), il y eut l'analyse sociologique des *Choses* ; et, les suivant, la loufoquerie pré-oulipienne de *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?*, écrit dans le seul but d'échapper à la manie classificatoire des critiques. C'est de ce dernier que s'empare le metteur en scène Jean-Jacques Mateu avec *Quel petit vélo... ?*

Mateu n'est pas le premier à adapter ce roman-ci de Perec, attiré par son burlesque de fausse absurdité appuyé sur le gras de l'histoire. Reste que la chose n'est pas simple. Oulipant avant l'heure, l'auteur s'est en effet amusé à l'écrire en employant toutes les figures de style qu'offre la langue française, poussant le vice jusqu'à en dresser une liste finale en guise de dernière pirouette, liste elle-même incomplète en vertu d'un défaut choisi ; tandis que le nom du sujet de l'histoire, Karadigme ou Karamel ou autre, ne cesse lui-même de changer au gré de calembours, mots-valises, approximations lexicales et autres facétieuses galipettes appliquées de façon exhaustive.

Vouloir trouver le pendant théâtral de cette fantaisie littéraire relèverait de la gageure ; ne pas en tenir compte, de la trahison. Jean-Jacques Mateu a donc choisi de faire double jeu. Jeu de la mise en scène, d'abord, découpée en deux temps : celui du projet, où les acteurs se limitent au dit derrière une table encore nue, au beau mitan du plateau faussement éclairé par six lampadaires massés dans un coin ; celui de sa réalisation, où l'action se fragmente sur la scène, éclate en dynamiques variées au fil du texte et de ses cabrioles. Entre les deux, "l'articulation naturelle" d'un intermède musical inopiné.

Jeu d'acteurs, ensuite, lui-même jouant sur deux tableaux. Celui des voix, pour commencer, chacune portant sa part de mots selon un découpage qui tente de suivre le fil des figures de style employées par l'auteur. Ainsi l'unisson marque-t-elle les répétitions, tandis que les autres figures servent d'appui à une fragmentation du texte visant, elle, à des effets plus strictement théâtraux. Et celui d'une gestuelle succincte, mais soigneusement pensée pour participer à cet effet de découpage par lequel se font soulignements, échappées - on parlerait volontiers d'allegro, forte, piano, largo et tutto quanto, tant ce travail semble se rapporter à une partition musicale.

C'est fort bien fait. Le résultat : un plaisir pour la cervelle et le zygomatique, dû autant à la malice de Perec qu'à l'intelligence de construction et à la qualité de jeu du spectacle. Mieux, un plaisir si aisément loufoque qu'il ne nécessite pas d'être perecomane pour être goûté. Un pétaradant petit vélomoteur des planches...

Jacques-Olivier Badia

TRIO CYCLISTE SANS VÉLO

Comme son titre l'indique assez, la pièce adapte le second roman de Georges Perec, *Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?* À première vue, rien de plus simple que cette histoire : trois loustics parisiens tentent de faire échapper Karamanlis aux combats meurtriers de la Guerre d'Algérie. Mais la véritable affaire n'est pas là : déjà amateur de jeux littéraires complexes, l'auteur s'est amusé à écrire son roman en usant de toutes les figures de style imaginables. Mieux encore, le principal sujet ne cesse de changer de nom en variations calembourdesques.

Jean-Jacques Mateu ne s'y est pas trompé. Faute de pouvoir donner un pendant scénique exact à cette fantaisie littéraire, il lui donne une forme, construisant sa mise en scène sur les trois temps de l'action, dans un décor dépouillé. Rythme impeccable, interprétation sans failles, texte délicieux assurent le bonheur de cette création aussi subtile qu'hilarante.

Direct Matin



UN REGAL

« Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? » de Georges Perec est un récit amusant, léger et follement inventif où l'auteur des Choses, réussit la prouesse derrière les inventions verbales et les références littéraires à exprimer tout le mal qu'il pense des méthodes d'enrôlement forcé des jeunes appelés, obligés de se battre en Algérie. Plus qu'une ode à la désobéissance, c'est une critique acerbe de cette vieille France coloniale sur le déclin. C'est là que se forgent les prémices de la conscience politique de ces baby-boomers. Jean-Jacques Mateu, le fondateur de la troupe Petit Bois Cie s'en sort admirablement bien. Sa pièce « Quel petit vélo ?... » restitue parfaitement l'épopée burlesque de trois titis parisiens emmoustachés. Trois loustics aussi bien égoïstes que fédérés, graves ou désinvoltes selon les situations. Trois amis indéfectibles de Pollack Henri, le Maréchal des Logis, qui les rejoint à chaque perm' d'un coup de petit vélomoteur à guidon chromé… Un Pollack exempté de casse-pipe, au contraire du dénommé Karamanlis (qui change de nom au gré des fantaisies). Les comparses feront tout pour le faire réformer… sans succès. Cadrages héroïques, postures chevaleresques… le jeu des comédiens est pétaradant et diablement savoureux. Un régal intellectuel et zygomatique.

Mathieu Arnal / Le Brigadier

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ? Georges Perec, 1966.

Récit épique en prose, agrémenté d'ornements versifiés tirés des meilleurs auteurs, par l'auteur de « Comment rendre service à ses amis ». Avec l'index des fleurs rhétoriques, métaboles et parataxes, que l'auteur croit avoir identifiées dans son texte.



La fin des années 50 ou le début des années 60. En tout cas pendant les « évènements » en Algérie. Le livre ne veut pas le préciser. Un chœur de jeunes gens, tous parisiens, des loustics, des pékins, des sans grades. Tous en âge d'être appelés en Algérie, tous amis indéfectibles d'Henri Pollack, Maréchal des Logis à Vincennes, exempté, lui le chanceux. Tous parisiens comme l'auteur.

Une épopée burlesque, à la fois mineure et intime, majeure et historique. Celle du gars Karamanlis ou quelque chose comme ça, deuxième classe à Vincennes. Et celle du Pollack Henri, maréchal des logis, à Vincennes lui aussi. Et celle de ses potes à lui, le dit Pollack Henri.

> *« Ach ! Quand même allez, c'était la belle vie pour les militaires !*
> *Mais ne voilà-t-il pas qu'un jour tout s'écroula :*
> *« Il ne serait pas impossible que le nom que ma famille porte avec honneur et dignité depuis cinq générations figurât sur la liste de ceux qui iront nourrir de leur sang ces nobles collines d'Afrique dont notre histoire glorieuse a fait des terres françaises . »*
> *Et l'infortuné de se mettre à sangloter comme un petit enfant.*
> *« Je n'aime pas la guerre, je ne veux pas aller me battre, je ne veux pas aller en Algérie ; je veux rester à Paris où vit la fille que j'ai dans la peau.*
> *Prends ta Djip, prends ta Djip, et me passe sur le corps. Me casse le pied. »*
> *« De quoi ? De quoi ? fit l'ami Pollack Henri » Et de lui expliquer que - minute papillon - il est hors de question de faire des bêtises avant d'y avoir réfléchi, qu'il fallait voir à voir, qu'il y avait à l'extérieur, dans le Montparnasse dont il était natif duquel, y étant né, des copains à lui (c'étaient nous les copains à lui) et qu'avant toute chose il allait leur demander ce qu'ils en pensaient. »*

Après moult kilomètres parcourus sur un vélomoteur pétaradant, entre Vincennes et Montparnasse, avec des litres d'alcools ingurgités, parce que réfléchir cela donne soif, Henri Pollak et ses amis du Montparnasse décideront finalement de casser le bras de Karatruc.

C’est ainsi que se déroule le récit épique et drolatique de ces courageux jeunes gens, « dignes successeurs d’Ajax et d’Achille, d’Hercule et de Télémaque, des Argonautes et des trois Mousquetaires, du Capitaine Nemo et de Saint-Exupéry, qui, au plus fort de la guerre, ont tout tenté, pour éviter l’enfer algérien au jeune Karamachin. »

Sous cette histoire amusante, Georges Perec parvient bien à glisser ce qu'il pense des méthodes d'enrôlement forcé pour des actions militaires auxquelles il ne souscrivait pas. Un Perec qui - en détournant la forme épique - ose exalter son « aujourd’hui », ces années d’Algérie qui furent bien révélatrices de la naissance d’une conscience politique pour toute une génération née après guerre.

Un livre culte, le texte court d’un Perec bien « oulipien », qui accumule ici le plus grand nombre de figures de style, rimes et références littéraires, dans une richesse sans bornes, que l'on peut lire à volonté et à haute voix pour mieux la savourer.

Ce livre me suit depuis l'adolescence. Perec fait partie des auteurs qui, avec Boris Vian, m'a permis d'aborder une littérature française par la bande, de manière amusée, avec fantaisie et légèreté. Alors que d'autres lourdement académisés, pesamment estampillés m'ennuyaient … Je me souviens que ces œuvres amies ne figuraient jamais parmi celles étudiées en classe.

Ce livre en particulier m'a permis d'aborder une histoire et une sociologie contemporaines, celles de la fin de la France en Algérie, avec un autre regard que celui dans lequel je baignais.

Tout récemment, j'ai redécouvert ce « Petit Vélo », et j'ai immédiatement éprouvé l'envie de le lire à haute voix et de l'entendre, pour en faire jaillir toute l'invention et la saveur, pour jouer des jeux d'écriture, de sons et de sens, qui y étaient cachés, qui y étaient comme « à couvert ». Comme pour en trouver une matière musicale peut-être inscrite dans une couche de ma mémoire. Très vite éprouvé le besoin de le partager avec des acteurs qui pourraient aussi jouer de cette langue, avec virtuosité et gourmandise.

Très vite encore, deux plans indissociables se sont présentés pour un projet de mise scène : le fond et la forme. Pour le fond : la naissance historique d'une opposition et d'une forme de désobéissance. Le constat ou l'aveu d'une lâcheté aussi, d'une peur, peur du combat, peur de faire mal, peur d'avoir mal, même pour la bonne cause. La fin justifie-t-elle les moyens ? Quels sont ces jeunes gens pétris d'intentions louables mais qui ne veulent pas les dévoiler ?

L'affirmation du plaisir revendiqué et de la création littéraire pour l'auteur, du plaisir revendiqué de l'invention scénique, sonore, visuelle pour le metteur en scène lecteur que je suis. Comment s'amuser à mettre en corps et en voix, en image et en son un texte non dramatique ? Voilà pour la forme.

Parlons de la forme en premier lieu, immédiatement repérable dès les premières lignes du livre de Perec :

> *« C'était un mec, il s'appelait Karamanlis, ou quelque chose comme ça : Karawo ? Karawash ? Karacouvé ? Karatruc. En tout cas un nom peu banal, un nom qui vous disait quelque chose, qu'on oubliait pas facilement. »*

On y dénote tout de suite trois choses : le récit, le masculin, mais surtout le sens du paradoxe.

Paradoxe entre le « peu banal dont on se souvient » et l'impossibilité même de pouvoir l'écrire ou le dire. Paradoxes littéraires, et autres figures stylistiques nous accompagneront ainsi tout le long du récit épique. Un épique détourné donc, contourné, pastiché et parodié, ou le héros n'aurait pas de nom, à la manière d'un Ulysse. Mais on songe aussi tout de suite au « Brave Soldat Schvéïk » de Jaroslav Hasek, emblème banal de l'absurde de la première guerre mondiale, et à l'adaptation qu'en fit Brecht pour traiter de la seconde. Notre « Karamachin », personnage sans nom fixé, serait-il le symbole absurde de cette guerre-là, elle aussi « sans nom ».

Dans ce projet nous aborderons donc le plateau comme le lieu du détournement revendiqué des formes artistiques majeures, le lieu de parodie d'un théâtre épique, l'endroit où jouer avec les grands monologues et les chœurs, les grands récits du tragique grec ou de l'historique élisabéthain.

Le fond maintenant : le texte nous ramène aux années de la « guerre sans nom », déjà abordées avec Tonkin-Alger, années qui me sont fondamentales. Mais, on l'a vu c'est avec détournement et second degré affirmé que Perec traite une problématique de ce temps, de son « aujourd'hui », celle de l'incorporation forcée des appelés et celle de la désobéissance qui s'en suivit. (1% des appelés ont été désobéissants ou réfractaires, par insoumission, désertion, ou objection).

Ce « Petit Vélo » aborde aussi d'autres thématiques, au premier plan desquelles l'amitié, la solidarité, la fraternité et l'esprit collectif, concepts fondamentaux de la jeunesse, surtout à cette époque de fin de gaullisme qui allait aboutir à une explosion générationnelle.

Le texte nous renvoie à nos premiers états ou « sentiments » politiques, à nos premières oppositions aux systèmes, qu'ils soient familiaux ou nationaux, de clan ou de caste, à nos propres expériences aventureuses de la pensée, épisodes majeur de notre adolescence et fondateurs de notre individualité.

Les acteurs/personnages de ce chœur seront donc jeunes. Individualisés mais aussi fédérés. Aussi bien égoïstes qu'héroïsés, désinvoltes que graves, flottants et frondeurs. Impertinents. Mais encore empesés. Entre l'extrêmement poli « vieux style » et le renouveau « nouvelle vague ».

La scénographie jouera à détourner les esthétiques épiques : cadrages héroïques, postures chevaleresque, poses tragiques. A détourner aussi l'esthétique dramatique : intériorisation, identification…

Sons et couleurs devront nous immerger dans un univers évoqué au détour du texte, entre la vielle opérette française, le vieux comique troupier et les nouveaux sons de Saint-Germain et de Montparnasse, enfumés et alcoolisés. Entre Ouvrard et Jean Sablon, Lester Young et Gene Vincent.

Perec déjoue, détourne, et parodie les codes et styles littéraires dont il s'est nourri. Nous tenterons – en parallèle – de déjouer, détourner et parodier les conventions et les esthétiques, dramatiques ou épiques, mimétiques ou hyper-théâtrales.



Paris le 07 mars 1936 - Ivry-sur-Seine le 03 mars 1982

Ses parents, juifs polonais immigrés de fraîche date en France disparaissent tragiquement, son père Icek Peretz, au front en juin 40, sa mère Cyrla, à Auschwitz le 11 février 1943. Perec restera marqué par la douleur profonde de cette précoce et double disparition.

De son enfance, il ne conservera qu'un nom, « Perec », qui lui a servi à éviter les camps, plus tout à fait son vrai nom, un nom français, presque, dans lequel graphie et prononciation ne s'accordent pas. Patronyme étrange qu'il sera le seul de sa famille à porter.

Figure majeure de la littérature française du XXe siècle, Georges Perec a marqué son époque par des écrits audacieux. Son œuvre inachevée s'apparente à une quête identitaire perpétuelle, mais hétéroclite et foisonnante d'invention.

Remarqué dès son premier roman, ***Les Choses : une histoire des années 60***, il reçoit le prix Renaudot en 1965. Sur fond de France Gaulliste, le roman raconte l'histoire de Jérôme et Sylvie, étudiants parisiens qui partent vivre en Tunisie avant de se résigner à *« entrer dans le système ».* Articulé autour d'enquêtes d'opinion effectuées par le couple, ce roman « sociologique » met en lumière les mutations de la société française en annonçant mai 68 et l'aspiration collective à la réappropriation de la vie quotidienne.

En 1966, il publie ***Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?***, un récit truffé d'inventions verbales et de références littéraires, une œuvre fantaisiste et provocatrice, pastiche en prose d'une épopée ratée, celle d'un insoumis qui partira en fin de compte pour la Guerre d'Algérie.

Membre de l'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentiel), l'auteur s'adonne à une écriture de la contrainte dont l'exemple le plus marquant est ***La Disparition*** (1969), roman entièrement rédigé sans la lettre 'e'. Véritable explorateur de la littérature, l'écrivain cherche à créer de nouvelles formes, et s'essaie à plusieurs procédés de narrations comme dans ***La Vie mode d'emploi*** publié en 1978.

Ce goût pour l'aspect formaliste et ludique de la pratique littéraire ne doit pas occulter la dimension intime et profonde de son œuvre : traumatisé par la mort de ses parents, il publie ***W ou le souvenir d'enfance*** en 1975, un texte d'inspiration autobiographique écrit à leur mémoire, suivi de ***Je me souviens*** en 1978.

Egalement attiré par le cinéma, Georges Perec prend la caméra en 1974 pour tourner avec Bernard Queysanne l'adaptation de son roman ***Un homme qui dort*** et, en 1979, avec Robert Bober ***Récits d'Ellis Island***, documentaire sur les émigrants américains d'origines juive ou italienne, qui interroge le thème du déracinement. En 1979, il écrira les dialogues de ***Série noire*** d'Alain Corneau. Il écrit également pour la radio. Sa pièce ***Die Maschine*** remporte un grand succès lors de sa radiodiffusion en Allemagne. Deux pièces pour le théâtre sont réunies en 1981 dans le recueil ***Théâtre I****.*

Son œuvre inachevée s'apparente à une quête identitaire perpétuelle, mais hétéroclite et foisonnante d'invention.

Elle exerce aujourd'hui une influence remarquable sur des écrivains aussi différents que François Bon, Olivier Cadiot ou Jean-Bernard Pouy. Mais aussi Olivier Rolin (*Suite à l'hôtel Crystal,* et ses histoires emboîtées se déroulant dans 39 chambres d'hôtel) ou Christian Oster (*Le Pont d'Arcueil* et ses paragraphes sans *e*).



Né en 1960 à Alger, dernier d'une famille nombreuse où l'on parle plutôt fort. Il grandit dans un village d'agriculteurs béarnais, dont le foyer rural, géré par des enthousiastes de l'éducation populaire, lui transmet le sens du collectif et le goût du théâtre. Des voisins gitans lui lèguent un intérêt certain pour les personnages hauts en couleur, pour la musique et le sens de la comédie.

Etudiant, il anime le ciné-club de son Ecole d'ingénieur et intègre le conservatoire d'art dramatique de Toulouse. Diplômé ingénieur, il préfère l'incertitude professionnelle du spectacle vivant à l'univers de l'informatique. Il rejoint le Théâtre Ecole du Passage, fondé par Niels Arestrup, et enchaîne stages et ateliers avec Jacques Rosner, Michel Bernardy, Michèle Guigon, Philippe Minyana et Robert Cantarella entre autres.

Il rejoint dans les années 80 la compagnie Théâtre Pirate - collectif toulousain - avec lequel il est tour à tour comédien, scénographe, régisseur ou administrateur au gré des projets. Mais il travaille aussi avec d'autres compagnies et metteurs en scène : 3BC Cie, l'Arche de Noé, Francis Azéma, Gilles Ramade, au Théâtre du Capitole avec Adriano Sinivia, Pet Halmen, Jérôme Savary, ainsi que dans quelques évènements comme le fameux défilé 89 de Jean-Paul Goude. Jean-Louis Hourdin sera l'une de ses plus riches rencontres de plateau. Il apparaît aussi dans quelques téléfilms ou courts-métrages.

Il débute un parcours de metteur en scène en 92 avec ***le Petit Bois*** d'Eugène Durif puis ***la Foi l'amour l'espérance*** de Odon von Horvath.

L'aventure Pirate prenant fin en 95, il fonde Petit Bois Cie pour poursuivre sa propre aventure artistique, avec deux souhaits : mettre en scène des équipes larges, et mettre en scène des « poètes politiques » du 20ème siècle. Eugène Durif encore : ***Tonkin-Alger*** et ***la Petite Histoire*** ; mais aussi Edward Bond, avec ***l'Ecole de Village*** et ***Rouge Noir et Ignorant***. Sa mise en scène du ***Suicidé*** de Nikolaï Erdman au TNT est très remarquée.

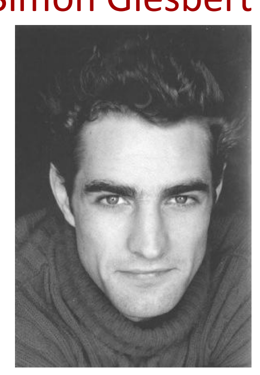
Après un partenariat régulier avec Circuits / Auch, il est accueilli en 2004 à Mazamet où il s'active tous azimuts avec une équipe légère dans l'action autour de l'écriture contemporaine, de la lecture. Il y créé deux spectacles aux tonalités fort différentes : ***les Morts Joviaux - cabaret macabre*** à partir de textes inattendus (Dario Fo, Shakespeare, traités médicaux, recueils folkloriques…) et ***le Journal de Grosse Patate*** de Dominique Richard, spectacle jeunesse qui connaît un véritable succès de diffusion (4 saisons d'exploitation).

Suit une résidence / association de 3 saisons avec le Théâtre de la Digue qui l'amène à créer en 2009, ***Kroum l'Ectoplasme*** de Hanokh Levin avec le TNT et le Théâtre Sorano à Toulouse.

Tout récemment sa création pour le jeune public de ***la Nuit Electrique*** de Mike Kenny reçoit un excellent accueil critique et public.

Fervent adepte de la **transmission, de l'action culturelle et de l'éducation populaire**, il anime avec un grand engagement des ateliers ou des actions en direction des scolaires et des amateurs.

Simon Giesbert



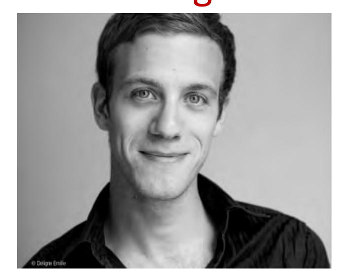
Après deux ans aux CNR Rennes et Grenoble, il intègre l'Académie de l'Union à Limoges.
A Grenoble, il joue dans *Le songe d'une nuit d'été* dirigé par Laurent Pelly et *Le suicidé* de Nikolaï Erdman dirigé par Philippe Sire. A Limoges, il travaille avec Paul Chiributa *: La nuit de l'iguane et autres nuits* et *Tartuffe*, avec Paul Golub : *Les mille et une Nuits* et Hala Ghosn : *L'opéra de quat'sous*. Avec le Collectif Le ventre et Olivier Berthelot, il joue dans *Rich'hard Experience* d'après Shakespeare. Il rencontre La Piccola Familia et Thomas Joly pour *Henry VI* de Shakespeare. En 2012 il met en scène *Sous les papiers* et interprète *le Satyre* de Hugo dirigé par Alice Tabart.
Au cinéma, il participe à plusieurs courts métrages.
Il pratique la guitare (blues et folk), la batterie, le chant, la danse contemporaine et la boxe thaï.
Il rencontre Petit Bois au lycée, en préparant un bac lettres/théâtre, il en intègre le laboratoire d'acteurs en 2008 et participe depuis à de nombreuses lectures et actions, il joue dans *Kroum l'ectoplasme* et assure régulièrement des régies son.

Benjamin Hubert



Formé à l'Actea de Caen avec Philippe Müller et Jean-Lambert Wild, Mladen Materic, Galin Stoev, Pascal Larue… puis à l'Atelier Volant du TNT avec Charlotte Clamens, Jacques Vincey, Aurélien Bory, Laurent Gutmann… Au CDN de Caen, il travaille avec Olivier Lopez dans *Innocence* de Dea Loher et *La Cerisaie* de Tchekhov. A Toulouse au TNT, il joue dans *Le Menteur* de Goldoni, *Cami la vie drôle !*, *Mille Francs de récompense* et *Macbeth* sous la direction de Laurent Pelly. Il assiste Agathe Mélinand à la mise en scène de *Tennessee Williams - short stories*. Il participe à *Zone de combat* d'Hugues Jaillon avec la Cie Gruppo, *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau avec la Cie Forget me not.
Au cinéma, il joue dans *Le Gilles* de Raphaël Jacoulot et dans *Les Lendemains* de Bénédicte Pagnot. Il est créateur et interprète de la web série *Small kidnapP*.
Il est également instrumentiste : saxophone et accordéon diatonique.
Avec Petit Bois, il a déjà participé à des mises en voix.

Damien Vigouroux



Formation : Ecole Claude Mathieu, Atelier volant du TNT, et stage cinéma dirigé par Elsa Saladin et Frédéric Demont.
Au théâtre, il a déjà collaboré à de nombreux projets menés notamment aux côtés d'anciens élèves de l'Ecole Claude Mathieu : *Le pays de rien* projet de Clara Domingo*, Personne ne sait qu'il neige en Afrique* d'après Koltès de Jean Bellorini, *Après la pluie* de Sergie Belbel et *Tango* de Mrozek dirigés par Camille de La Guillonière, *Le Magicien d'Oz* spectacle musical jeune public d'Hugo Sablic et Maud Bouchat, ou encore *Les Précieuses ridicules* de Molière et *La Noce* de Brecht sous la direction de Penélope Lucbert-Tropenat. Au TNT Toulouse, il joue sous la direction de Laurent Pelly dans *Macbeth* de Shakespeare et à *J'ai examiné une ampoule…* textes de Daniil Harms. EN 2013 il jouera dans *Liliom* de F. Molnar dans la mise en scène de Jean Bellorini.
Au cinéma, il a joué dans quatre courts métrages avec la fémis, l'ESA et les Arts déco de Strasbourg.
Il est trompettiste.
Quel Petit Vélo … ? sera sa première collaboration avec Petit Bois.

Quel Petit Vélo…?de Georges Perec
2012. Autoprod. Avec la Ville de Cugnaux. **En diffusion 13/14 !**

La Nuit Electrique de Mike Kenny "création jeune public"
2012. Coproduction Régie Toulouse Théâtres Sorano/Jules-Julien. Avec la Ville de Cugnaux. **En diffusion 13/14 !**

Kroum l'ectoplasme de Hanokh Levin
"Pièce avec deux mariages et deux enterrements"

2009. Coproduction Espace Apollo Mazamet, TNT Théâtre de la Digue Toulouse, Scène Nationale Albi, l'Estive Scène Nationale Foix, Théâtre de la Maison du Peuple Millau.

Sélectionné Festival Hanokh Levin de Tel Aviv !

Le journal de grosse patate de Dominique Richard "création jeune public"
2006. Autoproduction. Avec l'Espace Apollo Mazamet.

Plus de 250 représentations ! Toujours en diffusion !

Les morts joviaux "cabaret macabre"
2005. Coproduction Espace Apollo Mazamet, avec soutien de Circuits Auch.

Histoires de jardin "cabaret vert" 2004. Autoprod.

Le suicidé de Nikolaï Erdman "comédie soviétique"
2004. Coproduction TNT Toulouse, Circuits Auch. Avec Théâtre de la Digue et Réseau Théâtre en Tête

Rouge noir et ignorant d'Edward Bond
2002. Coproduction Circuits Auch, Théâtre de la Digue, MJC Roguet Saint-Cyprien et TNT Toulouse.

A-mor "cabaret macabre et panique" 2002. Autoproduction. Mise en scène Bilbo.

La langue d'Olivier Rolin 2002. Mise en espace avec Circuits Auch et Prix du Jeune Ecrivain.

La petite histoire d'Eugène Durif "variation autour de Roméo et Juliette"
1999. Coproduction Scènes Nationales Albi et Foix, ATP Millau, MJC Rodez.

Mémoire(s) prolongée(s) petites formes issues d'interviews
1999. Production Scène Nationale Albi.

La fête du cordonnier de Thomas Dekker
"Fantaisie comique sur tréteaux et sous étoiles"

1998. Création Festival Garonne – Toulouse. Coproduction Scène Nationale Foix, CDN Toulouse, Festival Garonne.

Tonkin-Alger d'Eugène Durif
1996. Coproduction Scène Nationale Foix, la Digue, CDN Toulouse.

Les contes de Grimm pour le jeune public. Auto-production, diffusion pour les écoles.

La nuit du conte "événement nocturne"
1996. Production Scène Nationale Foix / 5 lieux patrimoniaux de l'Ariège.

La foi l'amour l'espérance de Ödön von Horváth
"Petite danse macabre en 5 tableaux"

1995. Coproduction Scène Nationale Foix, Théâtre de la Digue et CDN Toulouse.

Le petit bois d'Eugène Durif
1992. Auto production.

Après avoir participé, dans les années 80, à l'aventure collective du Théâtre Pirate, Jean-Jacques Mateu fonde Petit Bois Cie en octobre 1995 à Toulouse, afin de poursuivre une aventure de création avec des **équipes larges**.

Petit Bois est vite « repérée » pour son travail sur le **répertoire contemporain** et les “poètes politiques” tels Eugène Durif (trois pièces créées) ou Edward Bond. Il fait découvrir au public toulousain Odon von Horváth en 96, Nikolaï Erdman en 05, Hanokh Levin en 2009

Quelques écarts loin du territoire contemporain : *Les Morts Joviaux, cabaret macabre*, récente création collective mêlant auteurs et documents, *La Fête du cordonnier*, fantaisie comique élisabéthaine sur tréteaux et sous étoiles, ou *Mémoire(s) prolongée(s),* courtes formes issues d'interviews-témoignages.

Depuis 95 Petit Bois a noué en région des **partenariats réguliers** avec le **Théâtre de la Digue**, de 95 à 2010, le CDN de Toulouse puis le **TNT- Théâtre National de Toulouse**, coproducteurs réguliers, ainsi que la **Scène Nationale de Foix**, qui l’a accueillie en résidence pour 4 créations.

De 99 à 2002 Petit Bois est en résidence/parcours à **Auch** avec **Circuits** : deux créations, une mise en espace, des ateliers d’acteurs et des actions diverses en direction des amateurs et scolaires. Petit Bois y revient en 2004 pour la création du *Suicidé*.

De 2004 à 2007, Petit Bois investit **Mazamet** et **l’Espace Apollo** : deux créations (*le Journal de Grosse Patate* et *les Morts Joviaux*), de multiples actions en direction des publics (des lectures continues en nocturne, des cafés Petit Bois…).

En 2007 Petit Bois Cie revient à Toulouse, associée pendant trois ans du **Théâtre de la Digue** (répétitions de *Kroum l’Ectoplasme*, laboratoire d’acteurs, ateliers pour la jeunesse).

Depuis 2010 Petit Bois est « associée » à la **Ville de Cugnaux** pour un travail de création, de répétitions, de diffusion mais aussi de formation et de sensibilisation au théâtre et d’actions diverses. Petit Bois y créé ses deux dernières propositions : *La Nuit Electrique* et *Quel Petit Vélo … ?*

En 2012 Petit Bois est soutenue par la nouvelle **Régie Toulouse Théâtre** pour la création de *La Nuit Electrique*.

A **Toulouse** Petit Bois a joué dans des lieux très variés : TNT, Théâtres de la Digue, du Grand Rond, Sorano, Chapelle Casanova, Cave Poésie, MJC Roguet.

En **Midi-Pyrénées**, Petit Bois est diffusé par de nombreuses structures culturelles : Scènes Nationales ou conventionnées (Foix, Albi, Auch…), associations de diffusion (ATP Millau, Montauban, Decazeville…) et théâtres de Ville (Castres, Mazamet, Rodez, Capdenac, Villefranche-Rouergue, Figeac…).

Le Journal de Grosse Patate a connu une **diffusion exceptionnelle** de 250 représentations sur le territoire national, tant sur des scènes nationales que dans des structures très modestes.

Outre ses créations, Petit Bois Cie réalise de nombreuses actions, **sensibilisation** et **transmission**, sur le territoire midi-pyrénéen : enseignement et ateliers en lycée, ateliers en collège, parcours en écoles, encadrement de groupes amateurs…